

LES AMIS.

La fin d'une soirée, en province, chez la charmante Mme Duclos.

Oh! une soirée sans prétention, le thé, les petits fours et quelques romances; on est tout à fait entre intimes, et les invités se connaissent de longue date.

C'est même ce qui fait le charme de ces réceptions hebdomadaires dans le salon de Mme la conservatrice des hypothèques; on n'est pas exposé à se rencontrer avec des gens venus ou ne sait d'où et qui se croient autorisés après cela à s'inviter chez vous sans façon.

Aujourd'hui la petite fête a été particulièrement intéressante: Mme Duclos a exécuté la Prière d'une Vierge et les Réveries de Marquise avec une âme! Elle ne s'embrouille pas du tout dans les arpeges, et les deux morceaux ont été beaucoup plus appréciés que les autres fois. M. Caniveau a soupé, comme lui seul sait le faire, Sanglot d'amour et Si vous m'aimez, ses deux romances favorites. Quant au maître de la maison, on ne se laisse pas de lui entendre redire le Châlet de nécessité, un monologue peut-être un peu fin de siècle, mais qu'il détaille si spirituellement.

Maintenant, la conversation languit, comme un feu prêt à s'éteindre, et ne se ranime de temps en temps qu'au départ de quelque invité, comme si une main invisible jetait alors sur la braise une poignée de sarments.

Mme Duclos.—Comment docteur, vous nous quittez déjà? Mais c'est une trahison....

M. Bordas.—Désolé, chère madame... mais vous savez... les exigences du métier... je suis si occupé... on est peut-être en ce moment pendu à ma sonnette pour quelque visite de nuit.

Mme Duclos.—Au moins, promettez-moi de ne pas manquer à ma prochaine soirée.

(Engagements d'honneur. Poignées de mains. Salamalecs d'usage.) Mme Duclos revient à ses invités après avoir reconduit M. Bordas jusque dans l'antichambre.

M. Duclos.—Ce bon docteur est véritablement l'esclave de sa clientèle.

Mme Borniche.—Oh! sa clientèle! Est-elle bien aussi nombreuse qu'il voudrait nous le faire croire?

M. Poput.—Il paraît que ses actions ont beaucoup baissé depuis l'année dernière. L'arrivée de ce jeune médecin de Paris, M. Marbezy, lui a fait énormément de tort.

Mme Borniche.—Je crois bien... un ancien interne des hôpitaux! Et qui a l'air si distingué! Toujours tiré à quatre épingles, celui-là! Tandis que votre M. Bordas!...

M. Caniveau.—Il est visible en effet qu'il ne se fait pas blanchir à Londres.

Mme Borniche.—Je me suis laissé dire qu'il notait la liste de ses visites de la journée sur ses manchettes, avec de la craie.

Mme Poput.—Mais c'est un si bon docteur.

M. Poput.—Encore une fois, ma chère amie, je me tue à te dire qu'il n'est pas plus docteur que moi. C'est un titre qu'il se laisse donner volontiers, mais il est tout modestement officier de santé.

M. Borniche.—Entre nous, je vous avouerai que ces jours-ci, pour la névralgie de ma femme, j'ai fait appeler son concurrent, M. Marbezy. Je suis même un peu gêné depuis ce temps vis-à-vis de Bordas, qui est un vieil ami. Mais, que voulez-vous? La santé avant tout, n'est-ce pas?

Mme Borniche.—Moi, je m'en suis très bien trouvée. M. Marbezy m'a guérie comme avec la main et sans me droguer le moins du monde. Quant à votre M. Bordas, à l'heure qu'il est, j'ai vu voudrais pas lui confier mon chien à soigner.

[La conversation continue quelque temps sur ce ton. Puis M. et Mme Borniche se lèvent à leur tour pour prendre congé. Poignées de mains. Ces dames s'embrassent avec effusion. Sortie du couple Borniche.]

M. Caniveau.—Savez-vous que Mme Borniche est toujours très coquette. Ses toilettes sont d'un goût!...

Mme Duclos.—Oui, le petit père Borniche doit savoir ce que ça lui coûte.

M. Duclos.—La femme d'un officier ministériel ne devrait pas s'afficher de la sorte. Cela n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance aux clients de son mari.

M. Poput.—Surtout à une époque où l'on n'entend parler à chaque instant que de notaires filant à l'étranger avec la grenouille.

Mme Poput.—Et puis, vous conviendrez qu'à un certain âge, il devient indécent de s'habiller de la sorte. On dirait une actrice!

M. Caniveau.—Quel âge lui donnez-vous donc?

Mme Poput.—Ah! Monsieur Caniveau, vous ne voudriez pas que je trahisse devant des hommes un secret professionnel. Emeline est une amie, une vieille amie.

Mme Duclos.—Elle avoue trente-deux ans: Vous voilà bien renseigné!

M. Poput.—Trente-deux ans. Il ne faudrait pas l'avoir vue le matin, avant le vernissage, en camisolé et en bigodnis.

Mme Duclos.—Et il faudrait supprimer un acte de naissance ambulante et qui vous crève les yeux: je veux parler de sa grande perche de fille que voilà tantôt bonne à marier, bien qu'on s'obstine à l'affubler de robes courtes, comme une pensionnaire.

M. Duclos.—Je ne sais pas si vous l'avez remarqué comme moi, mais il me semble que son mari a beaucoup baissé depuis quelque temps.

M. Caniveau.—Vous pouvez bien le dire: il devient complètement gâteux.

M. Duclos.—Pourtant, il doit avoir à peine dépassé la cinquantaine.

M. Poput.—C'est possible, mais avec un dragon comme Mme Borniche, les années de campagne comptent double.

M. Caniveau.—Ah! très bon, celui-là! Je le replaçai!

[Là dessus, M. Caniveau se lève. Poignées de mains. Le couple Poput resté seul dans la place se dispose également au départ, non sans échanger encore quelques menus propos avec les maîtres de la maison.]

Mme Duclos.—Avez-vous su que M. Caniveau avait été sur le point de convoler avec la directrice des postes?

M. Poput.—Oh! Il y a eu simplement quelques pourparlers qui n'ont pas abouti. Ce n'est pas pour lui que le four chauffe et il a été rembarqué poliment.

M. Duclos.—Dame, avec ses appointements d'expéditionnaire à la sous-préfecture, il me semble difficile que ce garçon-là trouve ici chausse à son pied.

M. Poput.—D'autant plus qu'il est littéralement criblé de dettes. Il doit à son tailleur, à sa blanchisserie, à son bottier, toute la lyre, quoi!

Mme Poput.—Au fond, il ne

peut être pas tant que cela à se mettre en ménage. Sa qualité de célibataire lui permet d'accepter toutes les invitations sans être obligé à rendre la moindre politesse. Et il ne se fait pas faute d'user et d'abuser. On ne voit que lui partout avec son étrennel rouleau de romances.

Mme Duclos.—Qu'il chante faux d'ailleurs comme un tuyen de gouthière. C'est un véritable mariqué de plus décondanné de l'accompagner.

M. Poput.—Ça ne lui sert pas moins à attraper un déjeuner par-ci, un diner par-là. Il y a des gens vraiment que la délicatesse n'étouffe pas.

M. Poput.—Moi je l'ai tout de suite jugé à première vue. C'est un pique-assiette, sinon un chevalier d'industrie.

M. Duclos.—Il paraît que sa situation est fort compromise à la sous-préfecture. Il y a eu des réclamations de créanciers, de vilaines dettes faisant l'escoquerie et il a failli être mis en demeure de donner sa démission.

M. Poput.—Il n'a pas essayé de vous emprunter de l'argent?

M. Duclos.—Vous pensez bien que ça n'aurait pas pris avec moi. Ça beau être un ami, je ne me risquerai jamais sans de bonnes garanties.

Mme Poput.—Voyons, Aristide, il faut nous retirer. Tu es là à causer!... Tu ne t'aperçois donc pas que M. et Mme Duclos tombent de sommeil.

Mme Duclos.—Vous savez bien, chère Madame, que nous sommes heureux de votre bonne visite. Au moins, est-ce que vous pouvez compter sur vous pour samedi prochain?

[Poignées de mains. Effusions suprêmes.]

M. et Mme Duclos, restés seuls, éteignent les bougies somptueuses.

Mme Duclos.—J'ai cru qu'ils allaient prendre racine ici. Comme si la conversation était bien agréable avec cette piégriche qui dit du mal de tout le monde, et son imbécille de mari qui est potinier, lui aussi, comme une concierge.

M. Duclos.—Je suis sûr qu'en ce moment ils doivent dauber sur notre compte et nous accuser de la bonne façon.

Mme Duclos.—Je sais ce qui les fait crever de jalousie. Mme Poput a voulu essayer de recevoir chez elle. J'y suis allée deux ou trois fois, par charité pure. Et à part M. Caniveau qu'elle était trop heureuse d'avoir, pour meubler son salon, je n'y ai jamais rencontré personne. Et tu comprends si elle rage de voir le succès de mes réceptions du samedi. Il n'y a pas à dire, nous avions ce soir tout le dessus du panier.

M. Duclos.—Dis donc, ma bonne, ils n'ont pas épargné les petits fours.

Mme Duclos.—C'est à croire que tous ces gens-là n'avaient pas diné avant de venir.

M. Duclos.—As-tu compté ton argentier?

Mme Duclos.—Tu m'y fais penser... Bon, il me manque encore une petite cuillère.

ARMAND MASSON.

PENSEES.

La famille est un ensemble de gens qui se défendent au bloc, et qui s'attaquent en particulier.

Ne dépenser que pour soi, c'est déjà être avare.

Les honneurs comme les échasses grandissent ceux qui ne seraient jamais devenus grands.

Notre dépit nous punit de la faute des autres.



LES DEBUTS DE Victor Cherbuliez.

Quand le romancier entra à l'Académie, ce fut M. Renan qui le reçut. Il raconta les débuts de l'écrivain en cette page, où l'on retrouve le Cherbuliez des jeunes années et des premiers succès:

Au mois d'août 1859, un voyage d'Orient vous conduisit à Athènes. Il ne vous fallut pas longtemps pour découvrir qu'il y a un lieu au monde il n'y en a pas un second où la parfaite beauté a été réalisée. Les cinq ou six petits monuments d'Athènes vous apparemment pour ce qu'ils sont, c'est à dire comme le reste d'un monde de miracles, d'une écolion divine qui ne se renouvellera plus. Tout le reste, en effet, du développement athénien fut à l'avenant. Un peuple entier admira cet art de l'Acropole, dont la perfection réside en des ténuités infuies; ce même peuple vit la perfection de l'éloquence dans cette argumentation de Démosthènes, qui est un vrai tissu de fer; il applaudit un théâtre qu'on dit fait pour un groupe de raffiné; il ouyversa dans cette langue adorable d'éloquence et de simplicité qui est celle des interlocuteurs de Platon. Vous comprîtes à fond; vous étiez dès lors fixé sur la conception idéale de la vie humaine qui doit servir de règle pour juger tout le reste. Sur le bateau qui vous ramenait à Trieste, vous écriviez ce dialogue exquis où, à propos d'un cheval de Phidias, vous exprimez vos idées sur la transformation la plus profonde qui se soit opérée dans l'humanité, puisque le passage du paganisme au christianisme a été avant tout une révolution esthétique. Vous étiez, dès lors, un excellent écrivain, sans avoir jamais été à aucune des écoles où l'on prétend apprendre à le devenir. Vous pensiez bien et vous saviez beaucoup. Ce fut M. Sainte-Beuve, Monsieur, qui me fit connaître votre livre. Peu de jours après la première édition genevoise: "Lisez Victor Cherbuliez, me dit-il; c'est un des nôtres." Voyez comme il était prophète. Si ce maître illustre vivait encore, ce que la mesure ordinaire de la vie humaine permettrait, vous auriez eu un suffrage de plus, et quel suffrage!

Un autre jugement, qui valait celui-là, fut celui de Mme Sand. Votre livre l'enchantait; sans vous en prévenir, elle écrivit au directeur de la Revue des deux Mondes ce qu'elle pensait de l'auteur. Telle fut l'origine de vos rapports avec un homme

que j'ai aussi beaucoup connu au début de ma vie littéraire, et que nous jugeons exactement de la même manière. Comme vous, j'ai gardé de lui un excellent souvenir. Chacun vaut en proportion de l'œuvre à laquelle il consacre sa vie. M. Buloz n'avait en vue que le succès de son recueil; jamais rien ni personne ne le fit jamais de ce but unique. Il connaissait son public. Libre aux orgueilleux de la littérature de soutenir qu'il n'est pas utile à un écrivain d'avoir devant lui un homme qui représente à lui seul le public tout entier. Les modestes comme nous n'ont jamais eu d'aussi superbes attitudes; nous avons vingt fois trouvé commode de pouvoir entendre, avant l'irrévocable tirage, l'avis d'un lecteur qui nous donnait, par anticipation, le sentiment de tous les autres. Pour moi, il m'est arrivé souvent, quand j'avais des doutes sur la mesure ou l'opportunité d'un trait, de le laisser, pour voir ce qu'en dirait M. Buloz, bien décidé à le supprimer s'il hésitait le moins du monde. N'en avez-vous pas quelques fois fait autant, Monsieur? Cela mettrait notre conscience en repos. Que M. Buloz nous eût tous sacrifiés à l'intérêt de la Revue, cela ne faisait aucun doute pour aucun de nous; mais aussi, quand nous serions eu succès de la Revue, il nous eût défendus envers et contre tous. Vous m'avez raconté qu'un jour, à Roujou, un des hôtes, qui se disait très exercé dans le discernement des champignons, ayant fait servir sa récolte au dîner, il y eût un moment d'hésitation. Vous fûtes le seul à entamer bravement le plat suspect. M. Buloz vous regardait: "Cherbuliez, vous dit-il, que faites-vous? Vous n'avez pas fini votre roman pour la Revue!"

Le succès du Comte Kostia justifia pleinement le jugement de Madame Sand. Le roman était dès lors, la forme que vous aviez adoptée. Ceux qui connaissent la vie philosophique de vos idées en éprouvèrent d'abord quelque surprise. Je l'avoue, un des erreurs que je professais alors, était de croire que l'art du romancier peut difficilement produire des œuvres destinées à durer. Une longue fiction en prose me paraissait une faute littéraire. L'antiquité n'a composé de romans qu'à son âge de décadence, et, en général, n'en a composé que de courts. L'illusion des faiseurs de livres et d'articles est de supposer qu'on a le temps de lire. Le grand inconvénient du roman moderne, en effet, est d'avoir été à son usage une catégorie spéciale de lecteurs. D'un côté, ceux qui lisent des romans ne lisent guère autre chose. D'un autre côté, et l'histoire, la science, les études sociales ont tant d'intérêt! Pour moi, devant ces attrayants volumes, qui offrent le tableau, souvent vrai, de mœurs contemporaines, je suis partagé entre deux sentiments, l'ardent désir de les lire et le regret qu'on n'ait pas pratiqué, en les imprimant, l'ancien système des manchettes, qui permettait de ne parcourir que les marges. La vulgarité et la proximité sont le danger d'un genre où le lecteur ne cherche guère qu'une distraction et un amusement.

Avec quelques maîtres exquises, dont vous deviez aujourd'hui le confrère, vous avez su éviter ces défauts. Monsieur. Tousjours une haute pensée vous guide. Vous ne tombez jamais dans ces interminables histoires bourgeoises, prétendues images d'un monde qui, s'il est tel qu'on le dit, ne vaut pas la peine d'être représenté. Loin de songer à

une imitation servile de la réalité (imitation bien inutile, puisque celui qui aime tant la réalité n'a qu'à la regarder), vous cherchez les combinaisons capables de mettre en lumière ce que la situation de l'homme à de tragique et de contradictoire. La nature slave vous frappa tout d'abord par quelques choses de neuf et de jeune; avec Tourguenef, vous aimez à vous perdre dans cet abîme d'imprévu, et quels étranges récits, quels trésors de vraisemblables folies vous en avez rapportés! Ce n'était point là, de votre part, le fait d'une invention aux abois, se rabattant sur le bizarre par épuisement ou par incapacité de traiter la saine nature. Qui a eu mieux que vous peindre la vertu sans marque d'origine, sans tache de naissance, sans race, sans signe particulier?...

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Emigration des mineurs de la Virginie de l'Ouest.

Elkhorn, Virginie de l'Ouest, 29 juillet.—Deux mille mineurs sont partis aujourd'hui d'Elkhorn pour les régions charbonnières de l'Ouest. De nombreuses mines vont être fermées. Les propriétaires commencent à s'alarmer de la rapide émigration des mineurs, qui se rendent à l'Ouest pour obtenir des salaires plus élevés.

Le départ des navires de guerre américains pour Saint-Domingue.

Washington, 29 juillet.—Dans une dépêche reçue au département de la marine, le commandant de la canonnière Machias, qui se trouve actuellement à St-Thomas, annonce que conformément à l'ordre donné il partira demain pour Saint-Domingue. Il s'arrêtera probablement à San Juan de Portorico pour débarquer le commandant Snow, qui sera placé à la tête de la station navale de cet endroit. Le commandant du croiseur New Orleans annonce qu'il est prêt à partir aujourd'hui pour St-Domingue. Conséquemment, la marine américaine sera, vers le milieu de la semaine prochaine suffisamment représentée à Saint-Domingue pour assurer la protection de tous les intérêts américains en cas de révolution.

Le retour du juge Chambers.

Washington, 29 juillet.—Le département d'état n'est pas encore officiellement prévenu de l'arrivée du juge-président Chambers aux Etats-Unis. De fait, les autorités ne savent pas officiellement qu'il ait pris un congé. Au sujet de sa déclaration récente, dans laquelle il a dit qu'il ne retournerait probablement pas à Apia en qualité de juge, on peut dire qu'au départ de la commission de Samoa on pensait que M. Chambers abandonnerait ses fonctions, conformément à l'entente tacite de remplacer tous les fonctionnaires d'Apia, de toutes nationalités, impliqués dans les récents troubles. Le département d'état n'a reçu aucun avis officiel d'Apia.

Envoi du croiseur Prairie en Europe.

Washington, 29 juillet.—Les autorités du département de la marine ont décidé d'envoyer l'hiver prochain en Europe le croiseur Prairie. Ce bâtiment sera affecté au service de l'exhibition américaine à Paris. Peut-être sera-t-il employé pour le transport des objets de l'exposition du gouvernement. Il est possible que le Prairie soit ensuite maintenu dans les eaux européennes pour servir de nouveau à l'éclaire qui doit être établie.

NOUVELLE COMPAGNIE DELEVAGE.

New York, 29 juillet.—Il se forme en ce moment une compagnie en vue de disposer des 600,000 têtes de bétail qui se trouvent dans la partie ouest du Texas et dans la partie est du Nouveau Mexique. Une grande partie des profits qui résultent de la vente sur le marché des bestiaux du Texas et du Nouveau Mexique va enrichir les hommes du Nord. Four rancher à cet état de choses, ruineux pour eux, les éleveurs du Texas ont travaillé à combiner leurs intérêts.

Une nouvelle compagnie va se former, au capital de \$25,000,000. Dans ce but il a été fait des offres à George E. Loving, qui représente les éleveurs du Texas et du Nouveau Mexique. M. Loving est maintenant à New York, au Waldorf Astoria, où on est allé l'interroger.

M. Loving est l'éditeur propriétaire du "Texas Livestock and Farm Journal". Il est à la tête d'une commission qui dirige les affaires de l'élevage, à San Antonio, à Dallas et à Fort Worth. Il est parfaitement au courant de cette vaste industrie.

M. Loving dispose de 25,000,000 d'acres de fermage dans le Texas et le Nouveau Mexique. Dans ce vaste district, 4,000,000 d'acres sont en simple location; 4,000,000 sont loués à des fermiers. Le reste est la propriété du gouvernement par droit de premier occupant.

A propos des bénéfices que les "Ranchmen" doivent tirer de l'établissement de cette nouvelle compagnie, M. Loving a dit: Je crois que la nouvelle combinaison permettra de réduire considérablement les dépenses.

Jusqu'ici c'était l'habitude, au Texas et dans le Nouveau Mexique, de prendre les bestiaux âgés de deux ans dans le Montana et le Dakota, de les amener dans les fermes d'élevage; puis, quand ils étaient bons pour la vente, de les renvoyer sur le marché de Chicago où ils étaient vendus à d'excellents prix pour les fermiers.

Une compagnie telle que celle que nous proposons permettra aux éleveurs de conserver chez eux le jeune bétail, au lieu de le vendre, à l'âge de deux ans avec un bénéfice de \$20 par tête. On les conservera dans les mêmes fermes et on pourra ensuite les placer à Chicago avec un bénéfice de \$50 à \$60 par tête.

Tous les membres importants de l'association qui a son quartier général à Fort Worth, ont approuvé le plan de M. Loving et lui ont promis leur concours.

On a demandé à M. Loving si la loi du Texas ne s'opposait pas à ce nouveau trust. Il a répondu qu'il ne le croyait pas. La loi ne limite pas le chiffre des actions dans les corporations. La nouvelle combinaison est parfaitement légitime à ses yeux.

Les capitalistes de New York et ceux de Chicago se déclarent en faveur de la nouvelle compagnie. On dit que la compagnie Swift et les fabricants de conserves de Chicago ont souscrit déjà \$300,000 et s'approprient à verser \$1,000,000 dans l'affaire.

Feuilleton L'Abelle de la N.O. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lotin et A. de Trail TROISIEME PARTIE. JUSTICE. UNE VIEILLE HISTOIRE. Snite. Celui-ci se frayait un passage à travers les tables, bousculant force consommateurs pour arriver jusqu'à son client.

William Snorby fronça les sourcils. —Parlez bas, il est inutile qu'on entende ici ce que vous avez à me dire... mais faites vite? —Voici la chose, monsieur, dit à mi-voix le solliciteur. Butler, vous le savez, piste et surveille la créole; il a appris qu'elle avait absolument congné les Dubreuil; le concubinage a ordre de ne plus les laisser monter. Le jeune René s'est présenté plusieurs fois, il a été éconduit: aussi est-il tout à fait surpris et désespéré, car ce n'est pas pour vous un mystère, il est fou de la jolie Eva.

—Oui, oui, je sais, murmura l'Américain, et cet amour ne contrarie nullement mes vues. Je vais même le rapprochement de Dieu dans le rapprochement de ces deux êtres. Puis s'adressant au solliciteur, il continua: —J'imagine que ce n'est pas seulement pour cela que vous êtes venu me trouver ici? —J'ai voulu savoir ce qui avait pu motiver un tel changement dans les relations de la créole avec les Dubreuil, c'est la gravité de ce que j'ai découvert qui m'a amené ici. Mme Vally veut marier sa fille.

—Ah bah! s'écria M. Snorby, et sans mon consentement, voilà qui me confond! —C'est entendu, monsieur, je vous porterai demain matin mon rapport rue Dumont-d'Urville. —Encore une complication, se disait l'Américain, en se dirigeant vers le café de la Paix, il va falloir écarter cet individu de mon chemin; c'est un gredin qui pourrait me gêner. A cinq heures juste, M. Snorby entra dans la première salle du café donnant sur la place de l'Opéra. —Monsieur n'a pas trouvé de place à la terrasse? Si monsieur le désire, je vais faire ajouter une table; nous en avons toujours en réserve pour les clients comme monsieur! —Inut le, Baptiste, il y a de la place... c'est un renseignement que je veux.... —Tout aux ordres de monsieur. —Vous avez ici, comme habitué, un certain de Valfertane? —Ah oui!... un ancien officier, paraît-il, fit le maître d'hôtel d'un ton dédaigneux.... Il jure en ce moment à la manille dans les salons du fond.... Je vais le montrer à monsieur. Accompagné du maître d'hôtel, William Snorby s'approcha

—Il souffre... beaucoup... —A quoi bon essayer de le défendre? Il agit envers moi comme il l'entend. Je ne suis rien pour lui, je ne suis rien pour vous, se hâta-t-elle d'ajouter. Je ne suis pour vous deux qu'une abandonnée que vous avez recueillie dans un jour de pitié et que vous avez gardée auprès de vous pour remplir un peu votre solitude.... J'ai été heureuse pendant vingt ans, infiniment heureuse. Je puis bien, aujourd'hui, connaître la souffrance, mais je me souviens toujours de ce que je suis, et si ma présence ici est pénible à votre frère, je suis prête à partir. —Où irais-tu, ma pauvre enfant? —Et ce que je sais? —Au hasard des grandes routes?... Et comment vivrais-tu? —Le jour où je ne pourrais plus vivre, je saurais bien mourir.... Le mot lui échappa, sans qu'elle y réfléchit. Elle s'en repentit aussitôt en voyant la détresse profonde, la folle terreur qu'éprouvait sur les traits de Frédéric. Il ne s'était donc pas trompé? Elle avait songé à la mort! Il s'élança vers elle; il la prend dans ses bras; il l'enveloppe dans une étreinte passionnée, éperdue. —Malheureuse! malheureuse! Elle voudrait se reprendre, retirer l'imprudente parole. —Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? —Alors, cela ne sert donc à rien d'avoir consacré sa vie entière à ton bonheur pour que tu rêves de nous échapper par la soie? Ah! je ne soupçonnais pas que ton cœur pût renfermer tant d'indifférence, tant d'ingratitude. —Pardons! Pardons! —Tu n'es qu'une méchante enfant, indignes de notre amour... —Mon Dieu! ne m'accablez pas! Vous! Vous!... Elle fondit en larmes. Ce sentiment le fit revenir à lui, car il sentait sa tête s'égarer.... Des paroles brûlaient ses lèvres, prêtes à s'envoler pour tout dire à cette enfant!... Il était pris de la fièvre, non pas seulement de la serrer contre lui et de l'embrasser comme il faisait toujours, mais de l'embrasser au lui disant: —Ma fille! Tu es ma fille!... Il roulait sur cette pente.... Et le simple mot de Marie-Rose: —Vous! Vous!... Ce simple mot l'avait arrêté... Il dit, dans un trouble extrême: —Si, passagèrement, Michel n'a plus pour toi les mêmes attentions, est-ce que tu as cru voir mon affection, à moi, diminuer? —Non. —Est-ce que je ne t'ai pas toujours témoigné la même tendresse? Est-ce que je ne t'ai pas